

j.m.g. le clézio
l'extase
matérielle



Extrait de la publication



idées/gallimard

J.M.G. Le Clézio

L'extase matérielle

nrf

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1967.*

Extrait de la publication

L'EXTASE MATÉRIELLE	9
L'INFINIMENT MOYEN	33
<i>Paysage</i>	61
<i>Le factice</i>	86
<i>Écrire</i>	105
<i>L'avenir</i>	141
<i>Assassinat d'une mouche</i>	154
<i>Le piège</i>	165
<i>Conscience</i>	215
<i>Le miroir</i>	220
LE SILENCE	263

« Deux oiseaux, compagnons inséparablement unis, résident sur un même arbre; l'un mange le fruit doux de l'arbre, l'autre le regarde et ne mange point. »

(Mundaka Upanishad, 3^e Mundaka, 1^{er} Khanda, Shruti 1; Rig Veda, I, 164,20; Shwêtâshwatara Upanishad, 4^e Adhyâya, Shruti 6.)

L'EXTASE MATÉRIELLE

Quand je n'étais pas né, quand je n'avais pas encore refermé ma vie en boucle et que ce qui allait être ineffaçable n'avait pas encore commencé d'être inscrit ; quand je n'appartenais à rien de ce qui existe, que je n'étais pas même conçu, ni concevable, que ce hasard fait de précisions infiniment minuscules n'avait pas même entamé son action ; quand je n'étais ni du passé, ni du présent, ni surtout du futur ; quand je n'étais pas ; quand je ne pouvais pas être ; détail qu'on ne pouvait pas apercevoir, graine confondue dans la graine, simple possibilité qu'un rien suffisait à faire dévier de sa route. Moi, ou les autres. Homme, femme, ou cheval, ou sapin, ou staphylocoque doré. Quand je n'étais pas même rien, puisque je n'étais pas la négation de quelque chose, ni même une absence, ni même une imagination. Quand ma semence errait sans forme et sans avenir, pareille dans l'immense nuit aux autres semences qui n'ont pas abouti. Quand j'étais celui dont on se nourrit, et non pas celui qui se nourrit, celui qui compose, et non pas celui qui est composé. Je n'étais pas mort.

Je n'étais pas vivant. Je n'existais que dans le corps des autres, et je ne pouvais que par la puissance des autres. Le destin n'était pas mon destin. Par secousses microscopiques, le long du temps, ce qui était substance oscillait en empruntant les voies diverses. A quel moment le drame s'est-il engagé pour moi ? Dans quel corps d'homme ou de femme, dans quelle plante, dans quel morceau de roche ai-je commencé ma course vers mon visage ?

J'étais caché. Les autres formes et les autres vies me recouvraient complètement, et je n'avais pas besoin d'être. Dans cet espace si plein, si tendu, il n'y avait pas de place pour moi. Tout était bondé. On n'aurait rien pu ajouter. Et dans l'enchevêtrement extraordinairement précis, dans toute l'harmonie générale, dans toute cette matière qui était là alors que je n'y étais pas, tout était suffisant. Ce qui était, l'était durement, tangiblement ; il n'y avait rien d'autre que cela : ces formes où je n'étais pas, cette vie que je ne vivais pas, ces rythmes que je n'entendais pas, ces lois auxquelles je n'étais pas soumis. Dans ce monde complet, si présent qu'il pouvait être éternel, il n'y avait pas la part de mon néant. Rien de moi n'avait apparu. Et rien de moi n'avait besoin d'apparaître. Ce qui se produisait, se produisait, ainsi, surgissant au fur et à mesure selon un plan qui n'était pas discernable.

Lentement, longuement, puissamment, la vie étrangère gonflait son excroissance et emplissait l'espace. Comme une flamme qui brûle au sommet du brasier, mais ce n'est jamais la même flamme, ce qui devait être l'était immédiatement et parfait-

tement. Les êtres naissaient, puis disparaissaient ; se divisaient sans cesse, comblaient le vide, comblaient le temps, goûtaient, et étaient goûtés. Les millions d'yeux, les millions de bouches, les millions de nerfs, d'antennes, de mandibules, de tentacules, de pseudopodes, de cils, de suçoirs, d'orifices tactiles étaient ouverts dans le monde entier et laissaient entrer les doux effluves de la matière. Partout ce n'étaient que lumières, cris, parfums, froid et chaleur, duretés, nourritures. Partout ce n'étaient que frémissements, ondes et vibrations. Et pourtant, pour moi, c'était le silence, l'immobilité et la nuit. C'était l'anesthésie. Car ce n'était pas dans ces communications éphémères que résidait ma vérité. Ce n'était pas dans cette lumière, dans cette nuit, ni dans rien de ce qui était manifesté pour la vie. Les vies des autres, comme ma vie, n'étaient que des instants, de fugitifs instants incapables de rendre le monde à lui-même. Le monde était en deçà, enveloppant, réel, solidité fuyante qui se résout sur rien, matière impossible à sentir, impossible à aimer ou comprendre, matière pleine et longue dont la justification n'était pas extérieure, ni intérieure, mais elle-même.

On ne pouvait pas sortir du système. On ne pouvait pas s'exclure, on ne pouvait pas quitter. Cet infini était fabriqué de fini, cette éternité était construite seulement sur le temps. Si loin que l'on renverse le présent, on ne trouvait que ce qui avait été, rien d'autre que ce qui avait été. Quels que soient les résultats, issus du gouffre de la création, ils n'avaient pas de cause. Ils ne pouvaient pas avoir

de cause. Ce qui était apparu selon le mouvement infinitésimal du hasard ne suivait pas une voie. Le destin était l'illusion rétroactive. Ce qui survenait était la constatation d'une présence, et l'on ne pouvait pas lui donner une origine ou une fin. Il y avait ceci, uniquement : sorti du silence, et retournant vers le silence. Et ceci, aussi : étant le silence.

Quand je n'étais pas né, le monde était abandonné ; quand je serai mort, le monde sera abandonné ; et quand je suis vivant, le monde est abandonné. Profondeur vertigineuse où la création s'engloutit comme une étincelle, immense marée qui noie les mouvements et recouvre les actes sous les milliards et les milliards d'autres actes, plaine démesurée dont on ne peut rien extraire, où rien n'a le droit d'être sauvé. Je n'étais pas là. En aucun temps, en aucun lieu, je n'étais là. Les arbres dressés respiraient, se couvraient de feuilles, puis, quand venait l'automne, étaient dépouillés. Les bêtes en rut s'accouplaient. Le soleil montait dans le ciel, redescendait. La chaleur craquelait le sol terne, la pluie faisait pourrir les graines. Les cristaux fondaient, les forêts se pétrifiaient. Les enfants étaient mis bas, les catastrophes glissaient les unes après les autres, et c'était comme les rides du vent sur la surface des bassins. Les poumons s'emplissaient d'air, le sang parcourait les membres, les nerfs vibraient, les intestins digéraient, assimilaient, déféquaient. Les montagnes s'usaient sous l'air et sous la neige, le magma bouillonnait au fond des volcans. Les événements se produisaient ici, là, puis

s'arrêtaient. Et moi, je n'étais pas né. Je ne participais pas. Je n'avais pas ma part, et je n'étais même pas inventé.

C'est de ce temps et de ce lieu sans visage que je suis venu. Dans ce chaos, dans ce chaos calme et complet, j'ai baigné durant les siècles sans nombre. Ce vide, qui était plus plein que tout, m'a sustenté. Ce vide a été ma chair. Ce vide m'a créé. Acte après acte, dénouement après dénouement, il a fait surgir mon corps et mon esprit. En se composant, puis en se défaisant, ainsi, tranquillement, mais aussi frénétiquement, il a poussé devant lui chaque parcelle éclore, et l'a prise en lui. Cette matière a agrandi son étoffe, se distendant, s'élargissant, se tissant incessamment. Et cet acte d'expansion était pur, puisqu'il n'y avait rien d'autre que ce qui était ainsi proposé. Ce qui était avant, ce qui n'existait pas, n'appartenait pas au néant ; car c'était lui seul qui avait la mesure de l'être, lui seul qui avait l'affirmation et la négation. Ce mystère était le plus fort, le plus unimaginable. Ce qui était tout à coup, ce qui se formait, ne remplissait pas le vide ; en dehors de sa durée et de son espace, rien n'était possible, pas même le néant.

Il y avait toujours eu cette lumière ; il y avait toujours eu cette énergie ; constamment, du plus loin qu'on puisse voir, il y avait toujours eu ce mouvement ou cette immobilité, cette conception. Il y avait toujours eu l'infinie dureté manifestée, la totale présence. Pourquoi l'origine ? Pourquoi la fin ? Le lieu de l'existence était sans bornes et sans failles, et le cours des actes, pareil à un cycle,

n'avait jamais terminé de commencer et jamais commencé de finir. Il coulait, réellement, selon le même flot régulier et multiple, il avançait sans conquérir, il descendait sans descendre, il montait sans monter. C'était le parcours des choses multiples qu'on ne peut pas résoudre à l'unique, le courant impérieux, divers, impalpable, des événements qui se succédaient pour rien, qui s'aggloméraient sans prouver, qui se formaient sans dessein, et qui ne disaient jamais rien. Ce qui est apparu sans moi est apparu. Ce qui a été pierre sans moi, air sans moi, foudre sans moi, batracien sans moi ; ce qui a été sans le soleil et sans la terre, ce qui a été sans la lumière, tout cela n'a pas été dans l'étendue immatérielle. Cela a été présent, indiciblement présent. Chaque chose porte en soi son infini. Mais cet infini a un corps, il n'est pas une idée. Il est l'espace précis de la matière dont on ne peut pas sortir. Le seul infini où tous les autres infinis sont exprimés est dans la barrière réelle de la matière : tout ce qui est, est infiniment. Il n'y a pas de rien. Il n'y a pas de peut-être. Image terrifiante et somptueuse du monde qui n'a pas pu être créé, du monde jamais issu, jamais enfanté, et qui ne peut pas mourir. Vide froid, vide violet où courent les planètes, vide où bougent les atomes et les particules électriques, vide de l'infiniment chaud, de l'infiniment glacial ; vide de l'infiniment étant : comme la respiration imperceptible d'un géant couché, l'univers est animé. Pays qui n'a pas de frontières, pays qu'on ne peut quitter, ni par le haut, ni par le bas, ni par le passé, ni par l'avenir.

Patrie qui ne se connaît pas, et que nul ne regarde.
Pays seul, seul.

La réalité, ainsi offerte pour personne, ainsi présente contre aucune absence, vision que je ne peux voir, mais dont je suis sorti. A quelques mètres de moi, je ne suis pas né. Derrière ces murs, dans ces autres villes, je ne suis pas encore né. Le silence d'avant la naissance m'entoure de toutes parts et m'opprime. Comment avais-je pu ne pas être ? Comment puis-je être ici, et non pas là-bas ? Mais l'univers est infailible ; avec ou sans moi, il est minutieux, il ne lui manque rien.

J'ai appartenu au silence. J'ai été confondu avec tout ce qui ne s'exprime pas, et j'ai été caché par les noms et les corps des autres. J'ai été dans le sein de l'impossible, quand tant d'autres choses étaient possibles. Mes mots, mon langage étaient sans valeur. Ma pensée, ma conscience n'avaient pas cours. J'ai parlé avec le langage de mon père et de ma mère, avec les mots de ceux qui m'ont conçu et m'ont créé. J'ai été là, un peu partout, dans le corps de tant d'hommes et de tant de femmes. Et ailleurs, ou plus loin encore, c'était le règne de ce qui ne veut pas être compris. En remontant dans le temps, tous ces cris, toutes ces paroles inutiles s'effacent sans heurt, et le voile du silence épais retombe. Ces mots étaient arrivés, mais ils n'avaient pas de raison, et pas de durée. Toujours, il faut retourner à la plénitude obscure et dense, à cette mer gelée de l'Histoire. Quand je n'étais pas né, quand personne n'était né, il y avait cette longue nuit inconnaissable : tous signes exprimés, ensemble, sans être

perçus, traçant le tableau complet qui n'a pas de sens. Il n'y avait pas à choisir d'objet, il n'y avait pas à arracher l'objet pour l'exhiber à la lumière. Toutes ces miettes ensemble, groupées, signifiant à la fois par le tout, par le rythme et par le détail. C'était donc ce monde un et plusieurs, aveugle mais pourvu de mille yeux, insensible mais pourvu de mille peaux, inintelligent mais pourvu de mille cerveaux, inconciliable mais aux mille organes, aux mille réactions, aux mille niveaux, qui étalait sa vérité indestructible. Mais c'était plus qu'une vérité ; car c'était, hors de tout langage, l'impossible identité de chaque manifestation. Cette cigarette était cette cigarette. Cette goutte d'eau chargée de bactéries et de poussières était cette goutte. Ce platane était ce platane. Cette galaxie était cette galaxie. Il n'y avait pour ainsi dire qu'une sécurité : la perfection et l'inaliénabilité de ce qui était. En changeant, ou en restant elle-même, chaque chose était *fidèle*.

Mais cet univers n'est pas du passé. Cette réalité est celle qui avait cours quand je n'étais pas né. Ce silence n'est pas loin. Ce vide n'est pas étranger. La terre où j'étais impossible dure encore. C'est elle que je touche de mes mains, et cette matière brusquement surgie du zéro est celle qui compose mon corps et mon esprit. Autour de moi, partout, dans le fragile spectacle de la lumière, dans le minuscule spectacle de mon univers d'homme, je devine la pesanteur terrible de ce monde-colosse qui existait sans moi. Le gouffre vorace des ennemis de mon autonomie menace de toutes parts ; la matière froide, la matière plate et calme, la matière

qui ne parle pas est partout exposée, et me guette. Monde d'avant ma naissance, monde qui ne veut pas de moi, qui n'a pas besoin de moi, abîme sans profondeur, gouffre qui dévore dans sa terrible surface, vide qui ne disperse pas, qui n'anéantit pas, mais qui plaque contre le sol ! Monde impénétrable, intestin, seul organe qui ne sert à rien d'autre qu'à lui-même. Je suis sur cet océan glauque comme un îlot qui va s'effondrer.

Monde en dehors de moi, monde que je ne pourrai jamais renverser, pareil à une foire immense : dans la nuit, sous la voûte du palais de béton, les lumières froides du néon sont indépendantes. De chaque pouce du sol où se cache une bouche ouverte montent les hurlements chaotiques qui résonnent, et rebondissent, et s'interfèrent. Les éclats des haut-parleurs, les odeurs mêlées, les mouvements innombrables sont là, présents, et ils ne signifient plus rien. Des bribes de musique tournent sur elles-mêmes, mots de la folie et de la solitude qui ne peuvent pas s'arrêter. Il y a ce qui monte, et ce qui descend. Les nacelles qui basculent. Les chariots qui roulent sur leurs rails sans fin. Les étincelles qui grésillent, les explosions qui se répètent sans cesse, les lueurs blêmes ou sanglantes qui se réverbèrent sur les myriades de facettes du grand miroir. Déjà il n'est plus possible d'être spectateur. Dans ce noir, dans ce blanc, où tout se mélange, où tout glisse, où tout est croisé, il n'est plus possible de choisir et de distinguer. Il faut couler vers le domaine qu'on habite, et se laisser ainsi avaler par le monstre qui ne raisonne ni ne

idées



littérature



idées actuelles



philosophie



arts



sciences



chroniques



sciences humaines

j.m.g. le clézio : l'extase matérielle

Essai discursif, à l'opposé de tout système, composé de méditations écrites en toute tranquillité, destinées à remuer plutôt qu'à rassurer, oui, à faire bouger les idées reçues, les choses acquises ou apprises. C'est un traité des émotions appliquées. " Les principes, les systèmes sont des armes pour lutter contre la vie." " La beauté de la vie, l'énergie de la vie ne sont pas de l'esprit, mais de la matière."

Douloureusement, cliniquement, l'auteur parle de lui pour lui : de sa chambre, de la femme, du corps de la femme, de l'amour, d'une mouche, d'une araignée, de l'écriture, de la mort, de son idée de l'absolu.

" Il y a un indicible bonheur à savoir tout ce qui en l'homme est exact."

Le Clézio nous livre frénétiquement le secret d'une découverte mais, bien entendu, le secret demeure entier.

photographisme h. cohen



9 782070 352395

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035239-0

A 35239



catégorie

2